

La science-fiction, miroir déformant de nos croyances

Marc Atallah
Directeur de la Maison d'Ailleurs,
Maître d'enseignement et de recherche, UNIL

J'apprécie de découvrir des chroniques scientifiques et des ouvrages de vulgarisation, mais aussi d'entendre des collègues ingénieurs me brosser informellement le portrait du monde de demain : les sciences et les technologies y ont toujours une importance indéniable, servent le bien-être de l'humanité et permettent d'envisager d'innombrables avancées aux conséquences bénéfiques ou, cela arrive parfois, maléfiques. Au-delà de cet état de fait – trivial puisque nous imaginons tous sans y réfléchir que les travaux des chercheurs vont *révéler* et *découvrir* de nouveaux territoires que nous pourrons alors, demain, exploiter à notre avantage –, il peut être utile d'interroger brièvement la structure de l'imaginaire technoscientifique.

La rationalité technoscientifique : une structure mythique

Notre rapport à l'avenir et donc, en creux, au présent, est influencé par la manière dont nos sociétés s'ingénient à donner du sens aux directions que nous valorisons : c'est parce que telle ou telle voie conduirait, éventuellement, à tel ou tel bienfait, qu'aujourd'hui nous pouvons décider de soutenir – ou poursuivre – une hypothèse de recherche particulière. Pour le dire autrement, et en inversant la logique du raisonnement, il semble bien que nous choisissons de privilégier certains axes de développement car nous *croyons* au monde – ou, plutôt, à l'image du monde – que cet axe contribuerait à façonner. Avant d'être des sources de modifications concrètes et pragmatiques de notre quotidien, les sciences et les technologies sont de puissantes propagatrices d'images et, partant, de modèles socio-anthropologiques : elles créent une tension entre notre actualité et les conséquences de cette actualité, entre notre présent et notre avenir possible, et, dans chacun de ces avènements, c'est une version singulière de notre monde et de nous-mêmes que nous contemplons. Il est aujourd'hui reconnu, en particulier depuis les travaux d'Adorno et Horkheimer (*La Dialectique de la raison*, 1944), que la rationalité technoscientifique est une structure mythique comme une autre, dans le sens où elle propose aux êtres humains qui y croient une façon de rendre intelligible ce qui leur arrive, leur société, leur devenir, eux-mêmes. Ce faisant, l'imaginaire technoscientifique peut être aisément synthétisé : une hypothèse rationnelle associe un état de fait présent à un état de fait futur. Cette orientation, prospective, est source de croyance puisque, évidemment, dans l'état de fait futur sont présentées les conséquences plausibles sur les hommes et les sociétés du développement de telle ou telle découverte. Pour ne citer qu'un exemple, le Conseil fédéral helvétique proposait de continuer la recherche sur les cellules souches embryonnaires parce que cette recherche « *pourrait permettre un jour de remplacer les cellules endommagées par des cellules saines* » et, de ce fait, est « *porteuse d'espoir pour le traitement de la paraplégie, du diabète, de l'infarctus du myocarde ou de la maladie de Parkinson* »¹ : les décisions prises dans notre présent sont donc conditionnées par l'image de ce à quoi ce

¹ <http://www.admin.ch/ch/f/pore/va/20041128/explic/>

dernier pourrait conduire.

La science-fiction : mise à distance narrative de notre présent

Or, et pour aller plus loin, il est intéressant de constater que cet imaginaire technoscientifique entre en résonance avec un autre imaginaire, apparemment moins sérieux, du moins souvent qualifié négativement : celui de la *science-fiction*. En effet, ce genre littéraire et cinématographique s'appuie sur une structure qui, sans être prospective, est néanmoins proche de celle que je viens d'évoquer : la science-fiction regroupe tous les récits dont l'intrigue n'est possible que par le biais d'une conjecture technoscientifique, c'est-à-dire d'une hypothèse rationnelle sur les avancées – cognitives et pratiques – de nos sciences ou de nos technologies. Autrement dit, les auteurs de ce genre discursif font comme leurs confrères, savants ou ingénieurs : ils inventent le monde de demain. En revanche, et cette distinction est capitale, la finalité de cette création n'est pas tout à fait la même puisque les scientifiques dessinent les contours de notre avenir, alors que les praticiens de la science-fiction peignent une... intrigue ! Une intrigue, c'est-à-dire une histoire au cours de laquelle des protagonistes doivent résoudre un problème qui – c'est la caractéristique principale de la science-fiction – n'aurait pu se produire sans la conjecture technoscientifique au fondement du roman ou du film. De ce fait, et comme toute fiction avant elle, la science-fiction propage essentiellement non des images de notre avenir, mais des scénarii comportementaux, c'est-à-dire des modèles intégrant les conséquences que l'on peut imaginer de certaines avancées sur l'agir humain.

Pour reprendre l'exemple des cellules souches, je peux décider de créer un univers, par nature fictionnel, dans lequel tous les êtres humains sont soignés par les nouvelles recherches (science-fiction apologétique) ou dans lequel il y a création d'une médecine à deux vitesses au vu du prix exorbitant des soins (science-fiction critique), ou encore... Bref, contrairement à ce qui est trop souvent affirmé, la science-fiction ne doit pas être comprise comme la vision d'un demain glorieux, problématique ou catastrophique, mais comme la mise à distance narrative de notre présent qui, lui, rêve de gloire et d'utopies. Les auteurs de science-fiction distancient en effet leur présent (source de la conjecture), inventent des histoires (conséquences de la conjecture sur les hommes et la société) et proposent à leurs lecteurs, en raison de la nature *fictionnelle* du texte lu ou du film vu, de revenir aux origines de l'univers imaginé, c'est-à-dire leur présent : les auteurs inventent demain, mais pour parler d'aujourd'hui, pour montrer que, dans notre présent, il y a des utopies technoscientifiques qui, comme toute utopie, détiennent en elles-mêmes du glorieux, du problématique, du catastrophique. Il serait par conséquent erroné de croire aux images fabriquées par la science-fiction – les destins de Don Quichotte et de Madame Bovary ont suffisamment insisté sur les dangers d'une telle confusion entre réel et fiction –, puisqu'elles sont avant tout celles, déformées, de notre quotidien, lui-même toujours informé par les sciences et les technologies. Non, la science-fiction ne nous incite pas à croire à ses univers, mais bien plutôt au fait que la destinée humaine est profondément influencée par les images diffusées par l'imaginaire scientifique – images auxquelles, justement, on croit.

La science-fiction, un miroir de nos croyances ?

En fait, oui... Les récits de ce genre discursif sont en effet des miroirs – tout comme le roman réaliste l'était pour Stendhal –, mais des miroirs déformants puisque l'image qu'ils

nous donnent lorsque nous nous y contemplons, n'est pas « directement » la nôtre, mais celle de nos croyances : les récits post-apocalyptiques évoquent toujours les conséquences sur l'homme et la société de notre foi dans les énergies, par exemple nucléaires, ou les carburants fossiles² ; les récits cyberpunk rappellent les conséquences d'une informatisation croissante de nos échanges dans un monde libéral basé sur l'échange d'informations³ ; les récits... Bref. La science-fiction s'appuie, la plupart du temps, sur le même schéma fondateur : un motif de nature scientifique ou technologique, mais pas encore actualisé dans notre monde (si ce n'est sur le mode du projet ou du prototype), est traité par un auteur de manière à révéler ce à quoi il conduirait, éventuellement, s'il était mis en œuvre dans notre réalité. Or, imaginer une histoire à partir de ce motif, c'est inspecter les potentiels narratifs de ce même motif, c'est-à-dire tenter de saisir comment ces potentiels pourraient influencer les structures sociales, les rapports entre individus, la constitution de notre identité : les récits de ce genre participent, chacun singulièrement, du *dévoilement* de l'impensé technoscientifique. Les écrivains ou réalisateurs montrent en effet que derrière toute hypothèse rationnelle – donc derrière l'imaginaire technoscientifique – se cachent différents mondes, différents destins : la même avancée technologique, telle les « cellules souches » pour ne citer qu'elle, contient *en puissance* quantité d'utopies hygiénistes, de dystopies socio-économiques, de récits problématiques. Et, en proposant de tels univers à chaque fois singuliers, les auteurs de science-fiction permettent à leurs lecteurs de mettre en perspective leurs croyances (« les savants ou les politiques me disent que les cellules souches vont autoriser ceci ou cela ») – non pour les annuler mais, au contraire, pour les penser, c'est-à-dire pour ne pas les accepter *religieusement*.

Au vu de ce qui précède, et j'espère que vous serez d'accord avec moi, il me paraît astucieux de considérer les récits de science-fiction comme des mises en abyme de notre foi en la technoscience et, partant, comme des œuvres qui prennent acte de notre croyance dans le pouvoir transformateur des sciences et des technologies pour la refléter par l'entremise d'une intrigue au sein de laquelle les personnages ne sont pas plus que des visions, toujours déformées, de... nous-mêmes. Autrement dit, la science-fiction semble bel et bien être un mode de l'imaginaire humain réfléchissant (à) un autre mode de l'imaginaire humain, celui des sciences et des technologies. En ce sens, plutôt que de vouloir se rapporter littéralement aux images produites par les œuvres science-fictionnelles, ne devrait-on pas apprendre à y réfléchir et à les réfléchir ? Le stade du miroir étant une étape obligée pour la constitution d'une identité consciente, pouvons-nous nous dire conscients – et donc libres – de notre identité si nous ne réfléchissons jamais (aux) images propagées par l'imaginaire technoscientifique ? La question mérite d'être posée, discutée, évaluée, mais elle n'empêchera pas romanciers et réalisateurs de continuer à faire ce qu'ils font depuis plus d'un siècle : nous offrir des images de nos sciences et de nos technologies afin que nous puissions questionner notre foi dans le Progrès et, de ce fait, nous aider à nous rapporter à ce dernier consciemment – et non sur le mode du *fatum*.

² Cf. Cormac McCarthy, *La Route*, 2008, ou Andreas Eschbach, *En panne sèche*, 2007.

³ Cf William Gibson, *Neuromancien*, 1984 ou Catherine Dufour, *Le Goût de l'immortalité*, 2005.